

« Tout ce qui est intime nous est étranger » Entretien avec Gérard Berréby, directeur des Éditions Allia

Thomas HUNKELER
Université de Fribourg
Orcid: 0000-0002-2838-1883

Abstract : Entretien réalisé par Thomas Hunkeler à Paris en janvier 2022 avec Gérard Berréby, directeur d'Allia et éditeur d'Éric Chauvier. La version écrite de ces échanges a été relue par Gérard Berréby.

Keywords : Éditions Allia, Éric Chauvier, Gérard Berréby

Gérard Berréby, vous éditez depuis 2006 chez Allia les livres d'Éric Chauvier, à l'exception de ses ouvrages académiques et de quelques écrits qui lui ont été commandés par d'autres institutions. Comment avez-vous fait sa connaissance ?

Comme c'est le cas avec la plupart de mes auteurs, j'ai reçu le manuscrit [d'*Anthropologie*] par la poste, avec un mot qui mentionnait le nom de l'auteur et son numéro de téléphone. Après avoir lu son texte, j'ai essayé de l'appeler, mais le numéro n'était pas correct ! Il avait dû mal noter un chiffre. Mais malgré cet acte manqué, j'ai évidemment réussi à trouver le bon numéro, et on a pris rendez-vous. Ce que j'ai immédiatement apprécié dans ce texte, c'est son caractère hybride : malgré le titre, ce n'était pas un ouvrage d'anthropologie au sens strict car il prenait trop de libertés, disons "littéraires", mais ce n'était pas non plus un roman. C'était totalement inclassable. Il ne s'agit pas d'un narrateur vaguement amoureux de la fille qui le hante, il intègre le trouble du narrateur tout en étant marqué par le souci de coller à la réalité. Ce choix me touchait, car il me paraissait en adéquation avec notre démarche, qui est de publier des livres d'intervention. Nos livres sont souvent assez courts, car il faut tenir compte du fait que les gens ont, certes, des velléités d'apprendre, mais ils sont débordés, ils n'ont pas forcément le temps, ni l'envie sans doute, de lire des livres de 400 pages. Je veux proposer au public des livres qui peuvent se lire assez rapidement, mais qui ont un effet durable, avec un contenu solide à un prix abordable. Quand je reçois des manuscrits, et j'en reçois beaucoup, ce qui m'intéresse, c'est de constituer un catalogue pour intervenir. C'est la démarche politique de notre travail. Cela explique aussi pourquoi je ne publie pas tous les bons

livres que je reçois, il m'arrive d'en refuser quand j'ai l'impression qu'ils ne trouvent pas leur place dans mon catalogue.

Pourriez-vous préciser un peu plus ce que vous entendez par "livre d'intervention" ?

Disons qu'il ne s'agit pas pour moi d'enrichir le patrimoine de la littérature française, ou helvétique, ou chinoise, ou que sais-je. Les livres qu'on publie doivent dégager une forme de contemporanéité, ils doivent permettre aux lecteurs de mettre de l'ordre dans leurs idées, de tirer des choses qui ne sont présentes dans leur esprit que de façon latente. Dans ce sens, nos livres aident à éclaircir la situation qui est la nôtre – pensez à *Plexiglas mon amour*. Ils sont caractérisés par le souci d'apporter de quoi mieux comprendre notre époque. Quand on s'est rencontrés, Éric Chauvier et moi, il m'a dit qu'il avait été marqué par un ouvrage qu'on avait publié il y a longtemps, *Du témoignage* de Jean Norton Cru. Cet auteur avait participé à la Première Guerre mondiale, et il en avait tiré en 1929 un long essai dans lequel il analysait et critiquait les souvenirs des anciens combattants pour remettre en cause leur fiabilité et leur valeur documentaire. De ce texte épuisé depuis longtemps, j'avais extrait la partie introductive, une bonne centaine de pages, pour la publier aux Éditions Allia, parce qu'il s'agissait d'un texte du passé qui rencontraient un intérêt contemporain évident. Pensez aux enquêtes de police ! Éric Chauvier m'a avoué qu'il avait été très intéressé par ce texte, précisément en raison du regard critique qu'il portait sur la fiabilité du témoignage.

Quand on observe l'évolution des livres qu'Éric Chauvier a publiés dans votre maison d'édition, on a l'impression qu'il s'éloigne peu à peu des enquêtes du début – je pense à Si l'enfant ne répond pas ou à Somaland – et des livres à caractère clairement essayiste – par exemple Que du bonheur ou La crise commence où finit le langage – pour accorder une place de plus en plus importante à la fiction. Est-ce vous qui l'avez encouragé à aller dans ce sens ?

Je ne sais pas si l'on peut vraiment parler à son propos d'évolution en direction de la fiction. Je constate en tout cas qu'il donne aujourd'hui un tour plus personnel à son travail, sans pour autant renoncer à ce qui fait le cœur de son écriture, à savoir la remise en question de ce que j'appellerai la *doxa*, le discours officiel. Prenez un livre comme *Le Revenant*. Il est né de son expérience d'enseignement à l'École d'architecture à Versailles, où Éric Chauvier est professeur. Dans ce cadre, il avait notamment étudié l'essai de Walter Benjamin sur Baudelaire, ce qui lui avait donné envie d'écrire à son tour sur le poète. Mais comment revenir à Baudelaire aujourd'hui ? Il y a plein d'ouvrages sur Baudelaire, c'est une figure désormais canonisée. Éric Chau-

vier a donc choisi de montrer comment le poète serait perçu aujourd'hui, avec tous les excès qui étaient les siens à l'époque. A travers la figure du zombie, et avec la langue d'aujourd'hui, il s'agissait de montrer comment la différence est rejetée. Mais pour revenir à votre question au sujet de la part de fiction, ce n'est pas moi qui l'ai encouragé à aller dans ce sens. De toute façon, je n'attends pas une chose précise d'un auteur. Comme tous les écrivains, Chauvier travaille avec les choses qu'il trouve, qu'il entend quelque part, à la table voisine d'un café par exemple. Il recycle le discours officiel tout comme il invente des propos. Ce qui lui est propre, c'est l'observation sociale qui apporte au récit quelque chose qu'on ne trouve pas si souvent dans la littérature contemporaine, du moins sous cette forme, c'est-à-dire une écriture sans mode d'emploi, sans perspective didactique.

Justement, cette absence de mode d'emploi n'est-elle pas liée, chez Éric Chauvier, à une certaine posture du narrateur, qui n'hésite pas à se montrer sous un jour désobligeant, voire désagréable ?

Effectivement, le moins qu'on puisse dire, c'est que l'auteur ne s'attribue pas le beau rôle dans ses écrits. C'est sans doute là un aspect qui a évolué chez lui. Prenez l'exemple du petit essai intitulé *La Crise commence où finit le langage*, publié pour la première fois en 2009. Lorsqu'on a voulu republier ce texte, il y a environ un an, au lieu de le modifier ou de le réécrire, dans la mesure où certains aspects étaient peut-être un peu dépassés, Éric Chauvier a décidé d'y ajouter un second texte au sujet des réseaux sociaux, qui n'avaient pas la même importance à l'époque de la première édition. Et dans ce second texte, on constate que l'auteur s'implique désormais plus, qu'il s'expose plus. Pas avec une position machiste et "au-dessus de la mêlée", qui se moque ou qui juge, mais en incluant ses propres doutes et ses hésitations. Vous savez, le public n'est pas stupide. Je ne partage pas le discours décliniste qui veut que les gens ne lisent plus. Il y a toujours des lecteurs qui sont à la recherche de propos différents, impliqués, qui s'écartent du point de vue de l'esthète cultivé qu'on trouve un peu partout. Dans le dernier livre de Chauvier, *Plexiglas mon amour*, le personnage de Kevin le survivaliste par exemple a beau être étrange et un peu extrême, il n'est pas pour autant imbécile, il dit aussi des choses justes. L'individu est complexe, et il faut avoir le courage de sonder l'âme humaine. Au fond, tout ce qui est intime nous est étranger. Quand on travaille sur du matériau humain, il faut de l'humilité, et il faut surtout éviter de tomber dans les dichotomies stériles. C'est le doute qui vous permet d'approfondir, de vous remettre en question, de vous faire sortir de votre jardin préservé. Dans ce sens, *Plexiglas mon amour* est à la fois un travail à charge et à décharge.

Lors de notre entretien avec Éric Chauvier, ce dernier a évoqué votre rôle important dans la genèse de certains de ses livres. À quel niveau est-ce que vous intervenez dans les écrits de vos auteurs ?

Cela me fait plaisir qu'Éric Chauvier ait évoqué le fait qu'il y a des échanges entre nous. En effet, je me permets parfois d'aiguiller le regard de mes auteurs, ou du moins de certains d'entre eux, sur quelque chose de confus dans l'esprit de l'époque, qui mériterait qu'on s'y arrête. Dans ce sens certes, j'oriente un peu les livres que j'aimerais éditer. Éric Chauvier est d'ailleurs très preneur, je dirais même qu'il est demandeur de critiques, alors même que le milieu littéraire est souvent très vaniteux. Mais *L'Ecclésiaste* m'aide à vivre... (rit). Pour en revenir à Chauvier, il faut savoir qu'il y a eu sept ou huit versions de *Plexiglas* par exemple, ça a pris du temps, notamment au niveau du sujet, de la structure. Mais il ne s'agit en aucun cas pour moi de formater le livre. Accompagner et critiquer, ça sert essentiellement à mieux faire apparaître le propos. Et puis il y a plusieurs lecteurs chez nous, pas seulement moi, il y a différents collaborateurs qui interviennent au cours du processus de fabrication. La création, comme tout travail en progrès, est basée sur l'hésitation, le doute, sur la contradiction et la critique permanentes.

